

Zeitschrift: L'ami du patois : trimestriel romand
Band: 26 (1998)
Heft: 103

Rubrik: Pages fribourgeoises
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Pages fribourgeoises

Na pitita dzêrba di j'ékri dè yê :

Rendons hommage à une vaillante patoisante fribourgeoise : Mariette BONGARD, fidèle à sa plume et à son courage pour défendre le patois de chez-nous, qu'elle a si bien servit.

Bouna nâye

Mi vô tâ tyè djémé ! Ou redzingon di hyotsè vo j'y ourâ la pouârta dè l'an 64. A ti lè j'èmi dou paté y dyo bouna nâye è chuto la chindâ. Intrâdè to dzoyâ din l'an novi. Che yon ou l'otrô l'an dou pochyin ou di j'innouyo, akutâdè din vouthron kâ, le piti l'oji ke tsantè l'échpérinthe.

Din lè bounè familyè y l'an la kothe-ma dè chè fére di kadô i fithè dè l'an. Vo vèdè on boun'anhyan ke ch'abadè to bounamin dè cha katsèta po vinyi inbranchi cha pitita filye ke l'a inkotzi on galé patyè po le père-gran.

Lè parin ke l'an bin d'la pèna dè rativityi lou lègremè atindon achebin lou touâ avui on gro pyéji. I châvon ke dou momin ke lou j'infan l'an rêchu ouna boun'édukachyon lou pèrmèton dè vèrè hyori por lâ le bi botyè d'échpérinthe è chuto la rèkonpincha.

Ma adon, ke totè lè hyêrtâ dou boun'an pachâyè, vo m'è demandèrè pou t'ithre : Tyè no rêjèrvè l'an 64 è m'è vo rëpon-dri : L'avinyi l'è din lè man dou Bon

Dyu, è tsakon d'è avè la kongyinthe in Li. Ou travô lè dzoa chon gran, ma portan hou j'an pâchon tan rido è on chè trâvè dza chu l'âdzo. L'è bin por chin ke no fô profitâ d'èkrirè dou paté chuto ke la krouye fô châyè chin pityi din lè ran di patéjan.

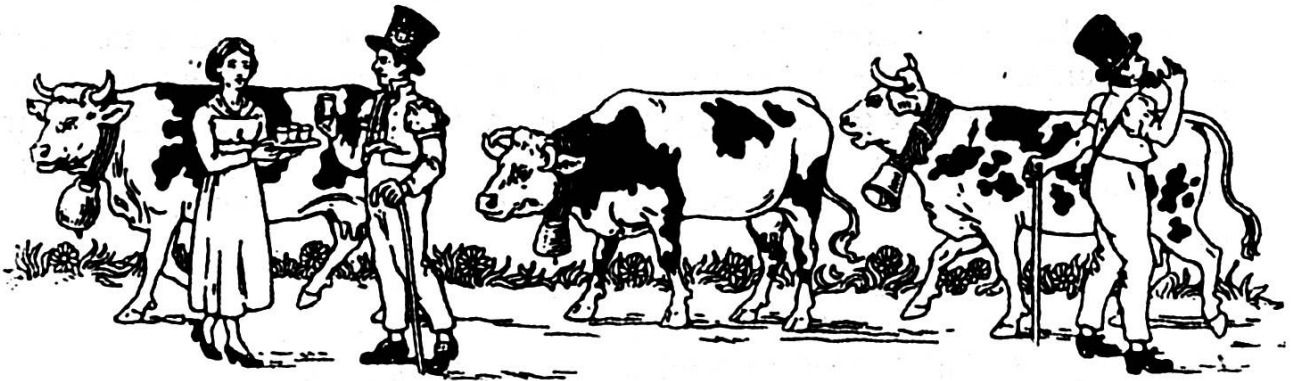
A ti è a totè y chouèto ouna bouna nâye è ke l'an 64 vo bayichè la chindâ, dou dzouyo è d'la tsanthe. Ne vo dëko-radzidè djémé, ma akutâdè trantylamin la galéja brijon d'l'échpérinthe.

Mariéta Bongâ.



Et parlons un peu pour étoffer ce numéro des Colombettes que tout le monde connaît, et en même temps félicitons M. Clément Fontaine qui, quoique ne le parlant pas, défendait utilement notre patois.

Hier Aux Colombettes



Le site gruérien des Colombettes sur les flancs pacifiques des Alpettes, à cause de son alpage, qui est à l'origine d'un air fameux, de ses bains bien-faisants, du coup d'œil superbe dont on jouit de ce belvédère et de l'air salubre qu'on y respire, ce site romantique, dis-je, attire moult notabilités ou personnages distingués. Ce paysage, qui n'a rien de rude et de sévère, est tout de douceur et de rêve. Les sommets ne vous écrasent pas, laissant l'air et l'espace. La contrée est faite d'ondulation, qui descendent en pentes douces jusqu'aux villages de Vuadens et de Vaulruz, derrière lesquels s'arrondissent les croupes du Gibloux. Pour peu qu'on s'élève encore, les tours de Romont, sur la colline médiévale et les regards se perdent à l'horizon vers les pentes effacées du Jura bleuâtre. Au midi, c'est le majestueux Moléson qui s'impose comme un roi et commande l'admiration.

Au point de vue scientifique, ces lieux ne sont pas sans intérêt : la flore et la faune en sont intéressantes. Le sol recèle des antiquités de l'époque barbare et l'on a découvert des traces de thermes romains au lieu dit « *sur le Daly* ».

En 1868, un artiste, Gustave Roux, fils d'un pasteur de Meyriez, illustre avec bonheur les scènes du « *Ranz des vaches* ». Et c'est aux Colombettes mêmes qu'il vint puiser l'inspiration, qu'il choisit ses types et fit ses croquis pleins de finesse et de vérité. Il plaça les scènes, non pas dans une nature de convention ou un décor de théâtre, mais dans le vrai paysage de la Grevire. Aussi, ses gravures obtinrent-elles le plus légitime des succès. On en fit une réédition au début de ce siècle.

Mais le berceau du « *Ranz des vaches* » vit accourir des hôtes plus illustres encore, de grands poètes, des littérateurs, Chateaubriand, Victor Hugo, Lamartine. Y a-t-il beaucoup de sites fribourgeois qui puissent pré-

tendre à plus, à autant, même ? Louis Ruchonnet, président de la Confédération, aimait cette retraite toute remplie de poésie pastorale.

Les Colombettes eurent l'honneur encore d'être visitées par Rossini, qui vint y puiser l'inspiration de sa musique de « *Guillaume Tell* ».

Le musicien Viotti, peut-être aussi, fut l'hôte de ce site, auquel est attaché cet air célèbre, qu'il aimait tant à jouer dans sa simplicité première et qui fait encore l'admiration de tous les virtuoses.

Peu d'années avant sa mort, Fernand Ruffieux, le barde patoisant gruérien, écrivit un long poème en gruérien sur le thème du « *Ranz des vaches* ».

Près de nous encore, le chanoine Bovet, qui composa tant de couplets pour chanter nos sites fribourgeois et gruériens surtout, n'oublia pas celui des Colombettes et c'est naturellement en patois qu'il en parla. Cette chanson peu connue, dédiée à « *hou dè Vuèdin* » et dont l'air s'apparente à notre ranz, n'a pas connu les honneurs de l'impression. Elle trouvera donc ici sa place.

Vo chédè prou prèti yô chon lè Colombètè
D'la pâr d'lé dè Vuèdin, to pri di grôchè-dzà ;
Du ink'nè rin mé lyin tantiè chu lè Arpètè.
Po chogni lou r'matich', ly n'in da dza prou j'à.



Ach'tou k'rèvin l'furi, kan l'ërba lyè novala,
Lè tropi van poyi in pachin pè Vuèdin,
Chin no fâ rémoujâ a ha tsanthon tan bala,
Yô dyon k'lan inrin byâ, lè j'armalyi d'ou tin.



No j'âmin bin tsantâ lè bi j'è d'la Grevîre,
No j'an on galé payi, no ey chin rin tan mô,
No châvin travalyi, no fan nothra prèyire.
No bêvin rin tan mé, èth'pâ to chim ke fô !

Refrain Pa lè Bâchè — j'ivuè lyan pâ pu pachâ lou bi tropi ;
Fô tsantâ : « Liôba, liôba ! » po lè j'armalyi.

Les alpages

On croit communément que les Colombettes sont le nom donné à un seul et unique alpage de la commune de Vuadens. Or, il y en a quatre qui porte ce vocable prestigieux. Prestigieux, dis-je, car cela vous campe un vacher de pouvoir dire : « Je suis armailli aux Colombettes ».

Au cours de l'été 1947, musant sur les flancs des Alpettes, je visitai successivement les quatre chalets alors habités par les « armailles » et leurs bergers.

Je rencontrai aux *Colombettes d'En-Bas* le teneur Louis Genoud, de Vuadens, avec son bétail pie rouge : quinze vaches et seize génisses qui y

trouvent une nourriture suffisante durant trois bons mois. L'herbe qui croît dans ce pâturage drainé et fort bien tenu, est magnifique, car une lutte systématique y a été engagée contre les mauvais herbages.

Le chalet, où coule une eau en suffisance est une ancienne grange transformée et l'on peut y hiverner le bétail. Les étables étaient en bon état ; la cuisine, la chambre à lait au sol bétonné, une chambre encore, très confortable, les abords satisfaisants, une double fosse à lizier avec vidange, tout parlait en faveur des maîtres de céans. Deux choses n'ont pas eu l'heur de me plaire dans l'alpestre demeure : son toit de tuiles et sa « ramire » d'éternit. J'ajouterai qu'aucun gruyère ne sort de ce chalet, dont le lait, livré à l'usine Guigoz, se transforme en poudre, mais ce produit ira tout de même redire et chanter au loin les mérites du bon lait de la Gruyère.

Aux *Colombettes-du-Milieu* (altitude 982 mètres), ce sont des Tercier de Vuadens que je saluai. Autrefois, ce vaste pâturage était humide, il est aujourd'hui drainé ; le lit d'un ruisseau a été comblé et canalisé. Bon herbage sauf une bande où abondaient les fougères. Trois abreuvoirs fournissaient de l'eau en suffisance.

Le chalet était bien entretenu, avec d'excellentes chambres et une cuisine. La fermeture de la cheminée rustique était originale et pratique. Quant aux abords empierrés ou bétonnés, il étaient indemnes de ces amas de boue que l'on rencontre autour de telles étables alpestres. Là aussi, une fosse à purin permet la répartition judicieuse des engrais naturels.

Mais voici les *Colombettes d'En-Haut*, dites à Marcelline, où alpent les frères Moret, de Vuadens. Le pâturage, très vaste dans la partie supérieure, nourrissait un troupeau de trente vaches. Les chemins d'accès étaient excellents : c'était une route forestière.

J'entrai dans le chalet. Le toit, les murs demandaient des réparations. Le fond de la cuisine était bétonné et, chose curieuse, le foyer avec son muret occupait le centre, ce qui est une disposition plutôt rare. Les abords du côté nord étaient boueux. La carte indique une élévation de 999 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Enfin, je voulus voir les *Colombettes à Baron*. Le propriétaire et teneur, Raymond Dupasquier, toujours de Vuadens, y faisait brouter une douzaine de vaches, puis autant de génisses. C'était du bétail pie rouge. Le pâturage, d'une contenance de sept hectares environ, était couronné d'une forêt. Le chemin d'accès était excellent.

Quant au chalet, rebâti depuis quelques années, il me parut confortable avec ses deux chambres, sa cuisine pavée et son installation d'eau.

Exigus ou spacieux, pauvres ou cossus, vieux ou récents, nos chalets, nous les aimons, car ils sont hospitaliers. Quelle que soit leur architecture, en forme de té ou allongé, à quatre pignons ou à un seul pan quand ils s'adosent au rocher de l'alpe sévère pour résister à l'avalanche, tous réveillent en nous un souvenir, un attrait, une sorte d'attachement qu'on garde, et aucun ne saurait nous être indifférent.

RÉCITS FRIBOURGEOIS

Le duel des deux sergents

Le 2 mars 1798, Fribourg était tombée aux mains des Français. Quelques jours plus tard, c'était le tour de Berne et la chute de la vieille Confédération, avec ses treize cantons et ces pays sujets, qui formèrent la République Helvétique une et indivisible.

Un matin d'avril, un homme s'arrêtait près de la porte du Jacquemart, en face du couvent des Ursulines que les soldats de Dijon devaient incendier, quelques semaines plus tard, par dépit de n'être point logés chez les bourgeois. Il y avait là quelques blocs de pierre, les uns déjà taillés, les autres attendant le ciseau de l'ouvrier. L'homme portait un burin, une équerre et un maillet. C'était un tailleur de pierre qui venait justement continuer sa tâche. Gros et fort, se tenant très droit, il avait dans son pas et dans sa tournure quelque chose de militaire. Sa figure était presque effrayante, car il lui manquait un œil, un œil qui devait être resté à la pointe d'un fleuret. C'était Guerrin, ancien sergent et prévôt d'armes dans le régiment de Sonnenberg, rentré du service étranger après douze ans d'absence, pour reprendre son premier état de tailleur de pierre.

En ce printemps 1798, Fribourg était livrée à l'anarchie. Un gouvernement militaire avait remplacé le Petit Conseil de l'Ancien Régime. Les Français étaient les maîtres. Les hauts, puissants et très redoutés seigneurs patriciens avaient fui et ceux qui étaient restés n'osaient sortir de leurs demeures. Tout était en grand désarroi. Les soudards de la Révolution se livraient au pillage et la plus grande licence régnait parmi eux. Les duels étaient fréquents dans la troupe et il n'y avait pas de semaine où un militaire ne succombât. A l'appel du matin, son camarade répondait pour lui : « Passé l'arme à gauche ! » et tout était dit. Quelques artisans de la cité, qui avaient servi autrefois et qui n'aimaient pas les républicains d'outre Jura, prenaient part quelquefois à ces duels. Guerrin se distinguait surtout, parmi eux. Dans son régiment il avait été réputé pour être une fine lame et sa réputation n'avait pas diminué depuis son retour. Il se battait à tout propos, de sang-froid le plus souvent, sans animosité, pour le plaisir, négligeant sa besogne, ce qui mécontentait les bourgeois.

Guerrin venait d'arriver sur le chantier près des blocs de pierre. Il posa ses outils, tira sa bourse à tabac, puis son brûle-gueule qu'il s'apprêta à bourrer. Une femme qu'il connaissait bien déboucha de la ruelle. Elle était enveloppée d'une mantille et passa à côté de lui, se dirigeant vers la porte de la ville. Mais elle s'arrêta soudain

et salua :

— Bonjour Guerrin !

— Bonjour, fit ce dernier.

Elle restait là, immobile, au lieu de continuer son chemin.

— Qu'y a-t-il, dit l'homme, d'un ton bourru.

— Si vous saviez !

— Quoi donc ? Ton mari s'est grisé hier soir et t'a battue ce matin, hein ?

— Si ce n'était que cela...

Le tailleur leva la tête et la regarda d'un air étonné et goguenard. Il allait plaisanter, lorsqu'il la vit pleurer en se cachant la figure.

La chose était grave.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-il d'une voix radoucie.

— Mon homme, dit-elle à voix basse, s'est trouvé hier au cabaret de l'« Agneau » avec deux Français. Il y avait ce grand moustachu qui a une balafre sur le front, qui est sergent et qui s'appelle... mais... comment...

— Giroux ?

— Justement !... Giroux. Ils ont eu une querelle ensemble et se sont provoqués pour ce matin. Ils vont se battre.

— Eh bien, ton mari est un homme flambé...

— Oh ! mon Dieu, dit-elle en sanglotant.

— Il n'y aurait qu'un « coulé en tierce » pour le tirer d'affaires ; mais il n'a jamais pu l'apprendre.

Le mari de la pauvre femme avait servi avec Guerrin dans le régiment de Sonnenberg, colonel lucernois, au service de France.

— Et que faire, de grâce !

— Le coulé est un maître coup, je ne vois que ça.

— Mon pauvre homme sera donc tué ?

— Ma foi, je te dis franchement, s'il avait voulu apprendre le coulé, comme je lui conseillais...

— C'est que le moment est proche, ils vont se battre.

— Mais il n'a pas voulu s'y mettre...

— Mais que faire, mon Dieu...

— Il faut bien s'effacer, faire une demi-allonge et pan... en se fendant jusqu'au menton... exclusivement.

— Et mon pauvre enfant qui n'a que six ans...

— Et surtout ne pas tenir le poignet trop haut pour ne pas rester découvert.

— Oh ! que je suis malheureuse !

Pendant ce colloque, Guerrin avait allumé sa pipe. Il comprit, en tirant la première bouffée que sa théorie sur le coulé était des paroles vides de sens et n'amenaient à rien.

— Où est ton mari ?

— A la maison. Il veut sortir, puis il vient regarder son fils, et il reste. Mais cela ne le retiendra plus longtemps. Il veut se battre absolument, disant que l'honneur l'exige.

— Il a raison.

— Oh ! ne dites pas ça, ne dites pas...

— Ce diable de sergent Giroux est un fameux lapin. Ton mari est beaucoup moins fort. Je te le répète, j'en suis fâché : il n'a jamais su mordre au coulé. Dommage !

— ...

— Pourtant, il y a un remède.

— Oh ! si vous vouliez, Guerrin...

— Ah ! petite sorcière de femme, tu veux me prendre par mon faible. Je comprends maintenant. Il faut que Guerrin prenne son joujou et fasse à Giroux les honneurs pour ton mari. N'est-ce pas cela ?

La pauvrete n'osa répondre.

— Ah ! mais, ces pierres que je devais tailler aujourd'hui... hé bien ! le bourgeois attendra... Où est le rendez-vous ? A quelle heure ?

— Derrière le rempart, à neuf heures.

Guerrin regarda l'horloge de la tour. Il était huit heures et demie.

— Suffit. Va-t-en. Dis à ton mari qu'il est aux arrêts forcés pour la matinée et que je monte la garde pour lui.

— Merci Guerrin, merci ! Dieu vous le rende.

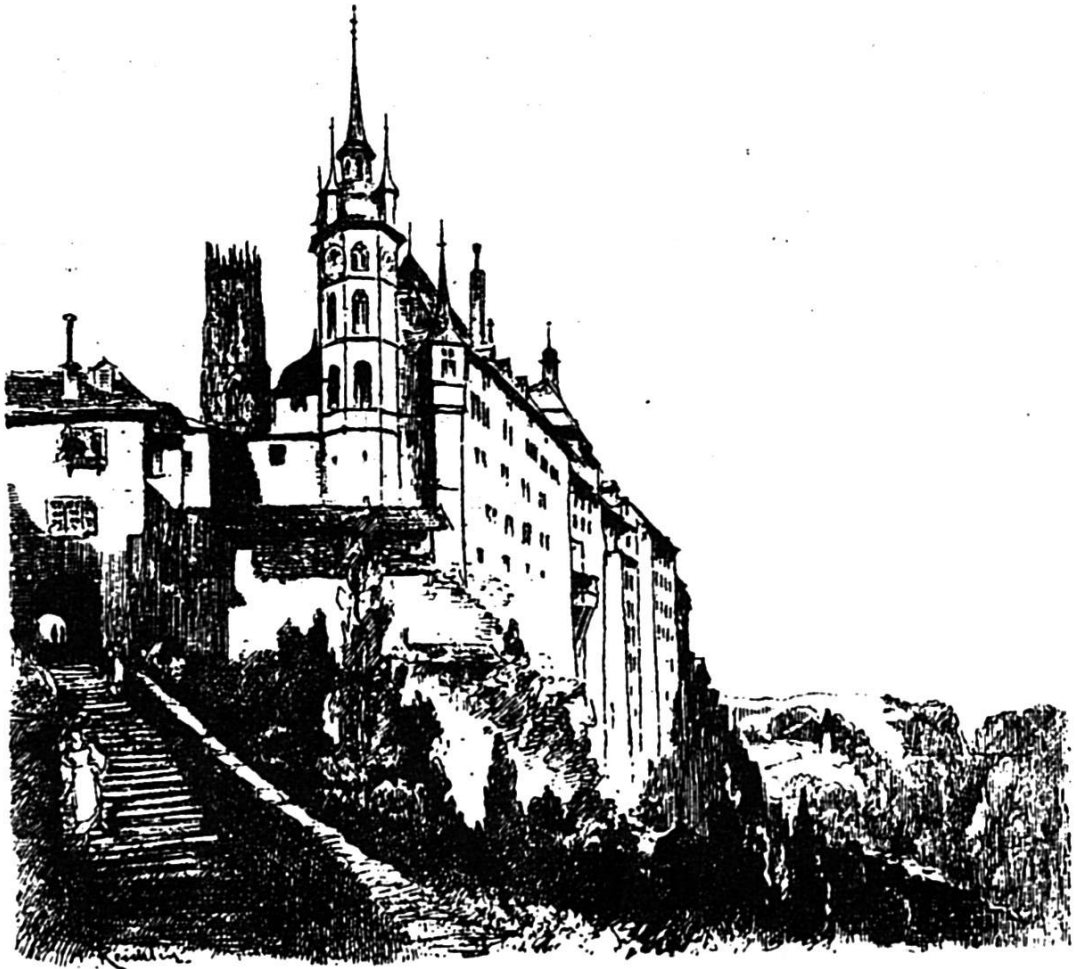
Et la femme s'en alla bien vite par où elle était venue. Mais avant de prendre la ruelle, subitement, elle revint sur ses pas, le visage angoissé.

— Guerrin, si vous alliez être tué !!!

Le tailleur de pierre, qui avait rassemblé ses outils, se disposant à partir, la regarda comme on regarde un enfant qui croit encore au loup-garou :

— Folle que tu es ! Va-t-en et fais-moi un bon dîner ; car je mange la soupe chez vous, sache-le bien.

La femme s'en alla, cette fois, plus rassurée, et Guerrin rentra chez lui. Il jeta son tablier, passa son bel habit bleu, décrocha de la muraille sa bonne lame de Solingen qu'il examina et repassa deux ou trois fois sur sa main comme il aurait fait sur un cuir à rasoir. Puis l'ayant cachée sous son manteau, il sortit et se dirigea vers le rem-



part. C'était l'emplacement où se dressa l'ancien pensionnat des Jésuites.

En chemin il soliloquait :

— J'avais pourtant juré, la dernière fois, que je ne la retoucherais plus jamais. Diable ! un encore la semaine passée, sans comptes tous les autres, à qui j'ai donné sa feuille de route ! Au fait, celui-ci de plus ou de moins... Cré coquin de sort ! faut-il que je me fâche, comme si j'allais commettre une mauvaise action, tandis que j'en vais faire une bonne... Un petit gars qui se verrait privé de son père, cela ne doit pas être.

Le duelliste arrivait derrière les remparts, où Giroux, le sergent français, attendait avec deux de ses amis.

— Messieurs, dit Guerrin, mon ancien compagnon d'armes est malade. Il m'a chargé d'un petit mot pour vous. Cela va-t-il ?

— Vous n'avez point de témoins ? dit le sergent Giroux.

— Sacrebleu ! je n'y ai pas songé. Mais au fait, voilà un ancien qui va se mettre à côté de moi.

L'ancien accepta, mais si le sergent français avait osé, il est probable qu'il aurait refusé le combat.

Les deux antagonistes croisèrent le fer. La lutte fut épique. Ils se battaient à outrance. Attaques, parades et ripostes se succédaient.

Deux minutes après, l'un des adversaires tombait sur le front, percé d'un coup mortel au côté droit, d'un « coulé en tierce », dit l'autre qui était resté debout.

Vous savez son nom.

— Messieurs, dit le vainqueur, à ceux qui avaient servi de témoins, si vous voulez être de l'écot, je ne m'y oppose pas, bien que je sois pressé de besogne.

Sans répondre à cette provocation, les deux Français enlevèrent le navré qui respirait encore et l'emportèrent.

Une demi-heure plus tard, Guerrin, en habits de travail, était de nouveau près du Jacquemart, à tailler sa pierre, comme si de rien n'était, lorsque la femme de la ruelle accourut vers lui.

— Guerrin, vous avez laissé passer l'heure. Il est neuf heures et demie.

— Et puis quoi...

— Je ne puis plus retenir mon mari. Oh ! je tremble...

— Comment ?

— Le sergent Giroux...

Guerrin fit un geste...

— Ton sergent, il a reçu ce qu'il n'attendait pas... Va préparer ta soupe.

La femme comprit. Elle joignit les mains, prête à baiser celles de son bienfaiteur. Elle leva au ciel son regard reconnaissant, se signa et s'en fut, en courant, vers la ruelle.

Guerrin tailla la pierre avec une ardeur infatigable, sans perdre une minute, jusqu'à ce que l'horloge du Jacquemart frappât les douze coups de midi. Pour lors, il prit ses outils, retroussa son tablier et dit :

— Allons manger ce dîner, je l'ai bien gagné.

(D'après Nicolas Glasson)



Bin motchi !

Din le trin ke va kontre Vevê, l'y avi on grô martchan dè kayon ke chè trovâvè in fathe d'on kuré.

Chti makinyon amâvè pâ lè kuré è to chin ke chintê la relidzjon. L'a dabôr trovâ on koto po fére ingrélyi chi prithè :

— Ditè-vê, Moncheu, chédè-vo la difèranthe ke l'y-a intrè oun'èvètyè è oun'âno ?

— Vèyo pâ bin, ke rèpon le kuré.

— E bin, l'âno, l'a la krê chu lè rin è l'èvètyè chu l'èchtoma...

— E vo, ke dit le prithè, chédè-vo la difèranthe intrè oun'âno è vo ?

— Na, chti kou ché pâ, n'in travo rin...

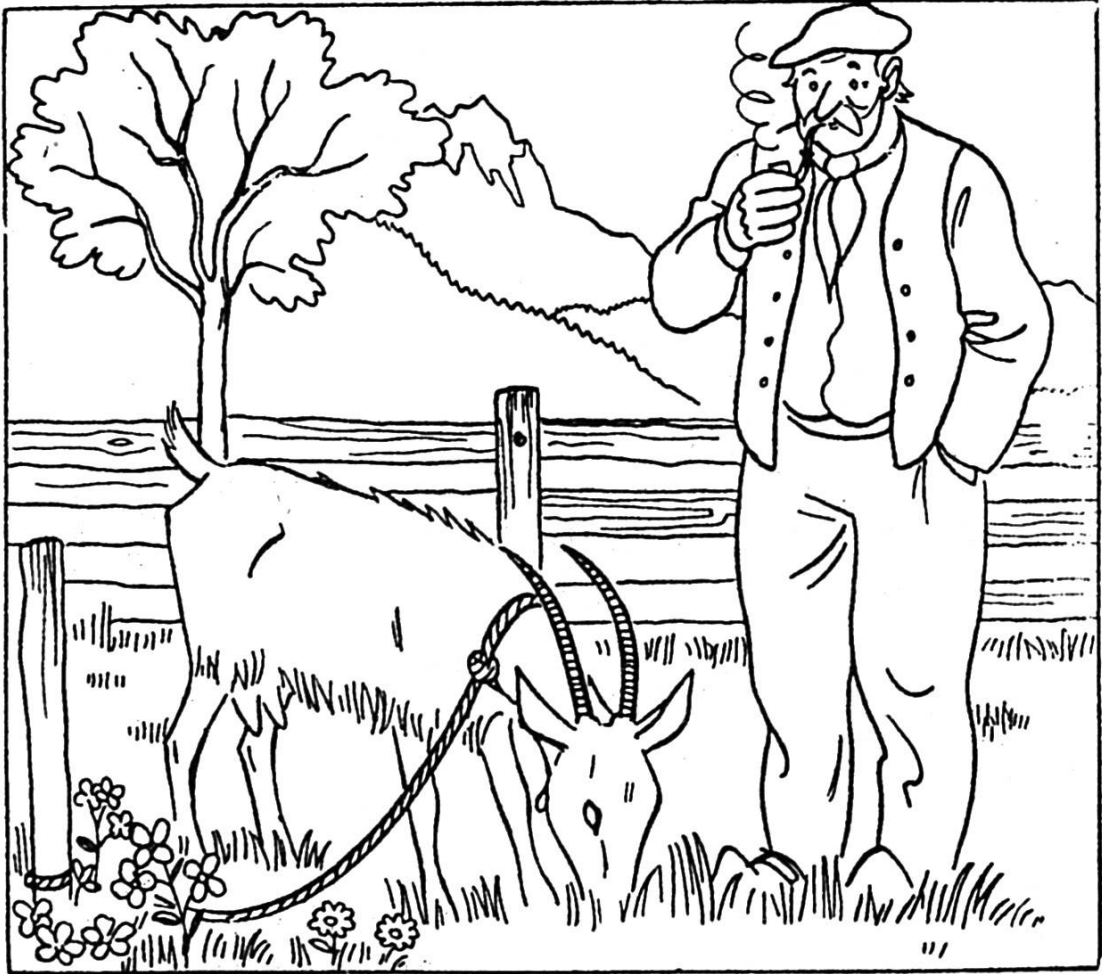
— Mè panyi, ke rèbrekè le kuré...

Pekoji di Chouvin.

La tchîvra ou curiâ

Ou Liti, to pri dou Bourgo,
Dèchu Ethavanin.
Li avi on dè hou monchtro
K'inradjivè lè dzin.

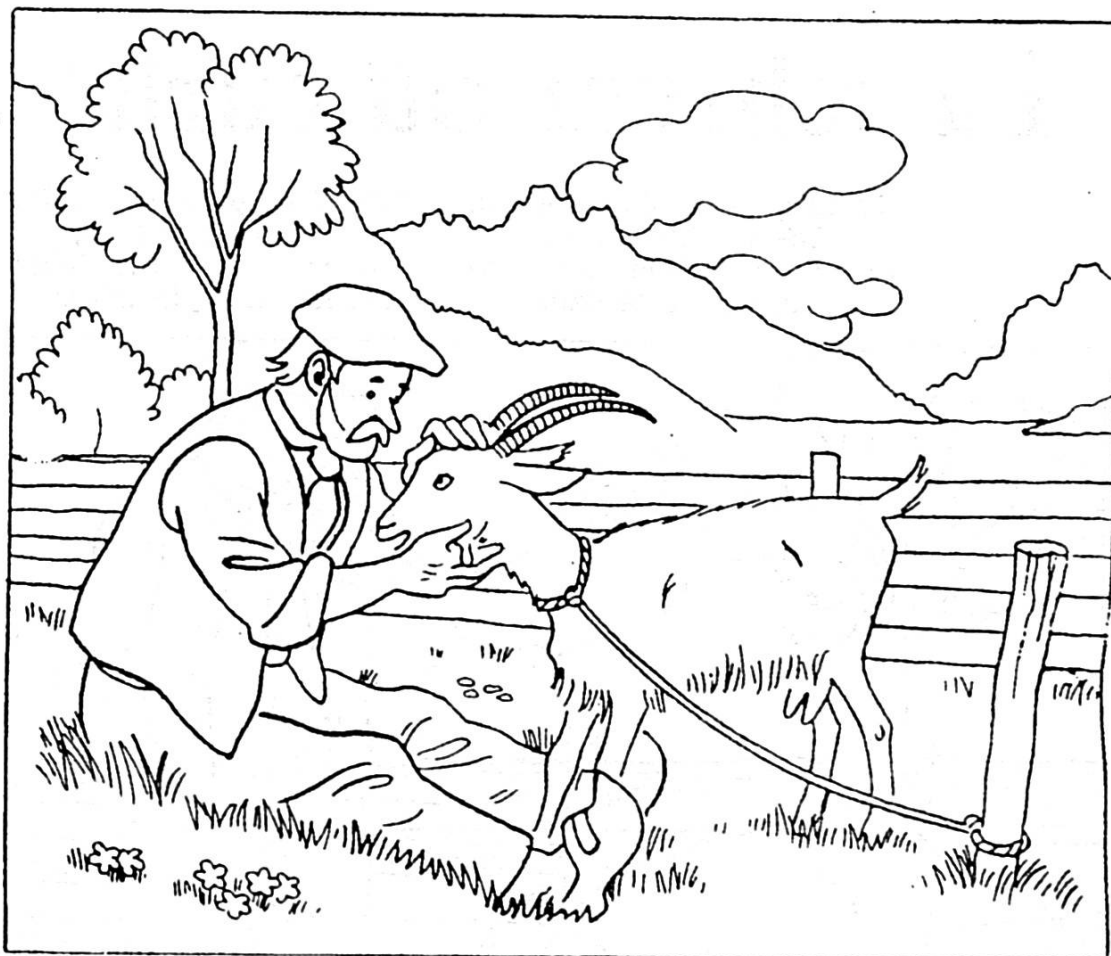
Galufràvè prou dè tchivrè
Parto i j'alintoa,
Mimamin di bîthè tchirè.
Dè né, in plyin midzoa.



A n'on curiâ (notaire) dou viyo comto Djan dè Grevîre, l'avan balyi le chorènom dè Teralè, pèchk'i betâvè totè chè patarafè, ti chè partsemin din na trintanna dè piti terin d'ouna grôcha kemôde. Din cha méjon tsamprithra d'Ethavanin, Teralè vouèrdâvè na tchîvra ; l'i falyi chon bon lathi po rêmontâ la chindâ d'ouna filyèta dè thin a chi j'an.

Din chi tin, delé dè l'ivuè, par d'amon d'Ethavanin, rôdâvè on crouy'èchpri, on pou monchtro ke l'avi prê le couâ pèlà, la titha carâye, lè jiè rodzo, le moua fêrà dè dou cro pouintu è rèbrekâ d'on grô là.

La tchîvra ou curiâ irè na dzouna, galéja bedièta, lindzèta kemin na mothèlèta, ou pèlàdzo dè tsamo. L'avi di j'yè dà, na barbèta parère a ha d'on chudâ dou comto, di couârnè cholidè è bin plyantâyè, di tsambè fènè, fête po grapilyi chu lè rotsè.



Avui chin, la bèka irè onco na tota châdze, chè léchivè ariâ chin budji, chin betâ le pi din le brotsè. Teralè irè contin è fiê dè cha béthèta ; l'i avi balyi a nom : Tsamèta.

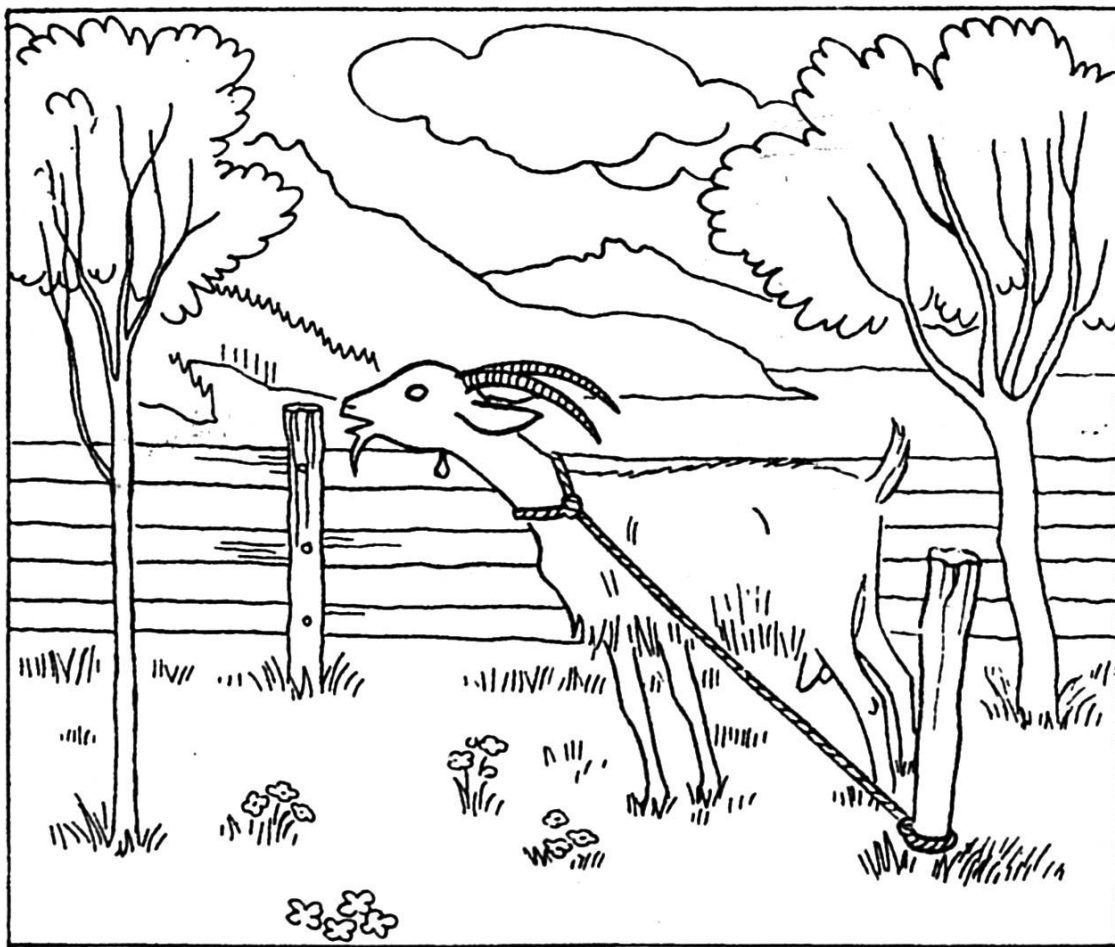
Po la bouna chêjon, l'avê incotchi, tot-èchprè por li, on pechin bi câro dè prâ, hliou avui dè la matère. L'è inke ke la léchivè outre le dzoa, dêri cha méjenèta d'Ethavanin. La tchîvra l'avi bin l'ê dè li chè pliére è medjivè che n'ërba a plyin moa, chin la rèyi. La pitita filyèta, Jobé, vignê chovin agnètâ la Tsamèta è li balyi a lètchi la chô è la courtse. Le curiâ alâvè achemin, du tin j'in tin, la trovâ è chè moujâvè intrè-li : T'inke ouna tchîvra ke l'è bin, ke chè plyé vêr no ! ».

Portan, on dzoa, tot-in chè frotin lè hlian i j'èthalè, i pô dè la ché, la bedièta gugâvè dè la pâ di frithè :

— Kemin to dî îthre alégro pê lé-hô ! Tyin pliéji dè core, dè choutâ, libra, pêrmi hou rotsètè ! L'è bon po lè vatsè, lè modzon, lè muton dè dzoure dinche din on hliou. Po na tchîvra, i fô lè calioutsè, lè bounè mouâchè è le boun'ê, to pri dè la yê !...

Du chi momin, l'ërba dou hliou terivè rin mé ; la tsèvrèta rujâvè, chon lathi câlâvè, i bèjalâvè tan, ke chin faji pidyi.

— Chèna, n'i-vo pâ oyu ? ke fâ la filyèta ou curiâ k'arouvâvè



djuchtamin. La Tsamèta débredè pâ de fère bê, bê, bê ! du le gran matin ?

— Tiè pou-the avê, ha croyèta, tiè pou-the avê ? Alin vère.

Te lè ché ti dou a crèpeton dèvan la tchivra :

— Tiè li a-the, pitita galéja, tiè a-the ?

Adon, la bèka de rèbrekâ din le bon patê de cha cotse :

— Li a ke m'innouyo cholèta pê chiâtre, i vu alâ pèr lé d'amon.

— O ! è mè, adon, ke fâ la pitita Jebé.

— Kemin ! te vou no tyithâ ? rèprin Teralè.

— Vouê, moncheu le curiâ.

— N'â-the pâ prou êrba din chi hliou ?

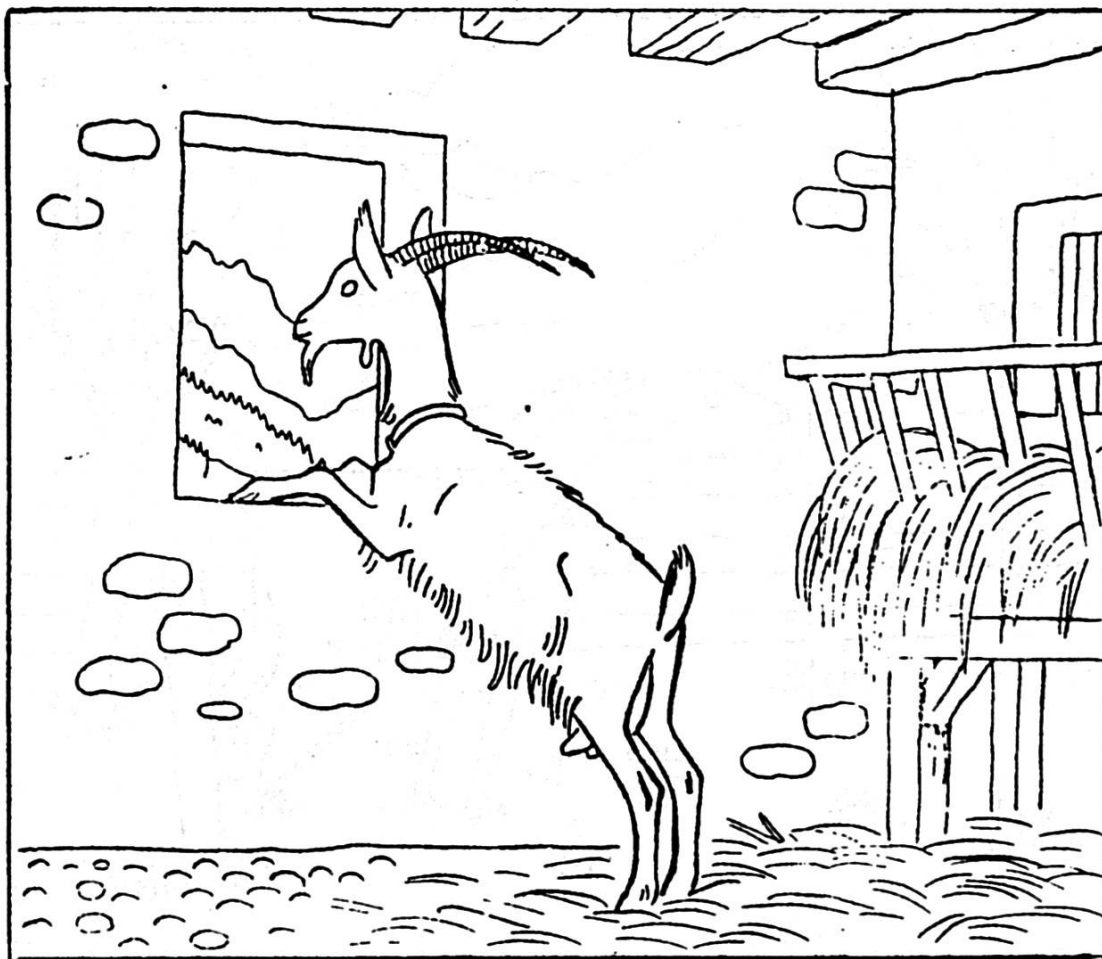
— Ma, bin chur, moncheu le curiâ.

— Le hliou l'è pout'ithre pâ prou gran ; i pu l'èthindre de la pâ de l'adze d'amon. Dinche, te pori agothâ lè foliè di bochon de càdra, de chòdze, de grâta-cu...

— L'è pâ la pèna, moncheu le curiâ.

— Adon, tiè tè fô-the, tiè vou-tho ?

— I vu m'indalâ de la pâ dou Bourgo, moncheu le curiâ.



— E le monchtro ? ke di la filyèta tot-èpouiria.

— Bin vouê, maliràja ! Te châ pâ ke li a chi mètyin monchtro ke coua din lè j'intssôtenâdzo ! Tiè fari-ho kan ch'amênèrè ?

— Li balièri di fiê cou dè couârnè, moncheu le curiâ.

— Elâ ! Le pou diâblio chè fo pâ mô dè tè couârnè ! I l'a medji di tchîvrè ôtramin grôchè, yôtè è mètyintè tiè tè... Chè dèfindan tota la né, è pu, a la pointe dou dzoa, iran galufrâyè pè chti boriô... Tiè moujè-ho dè chin ?

— Rin, rin, moncheu le curiâ, lèchidè-mè alâ din la montagne.

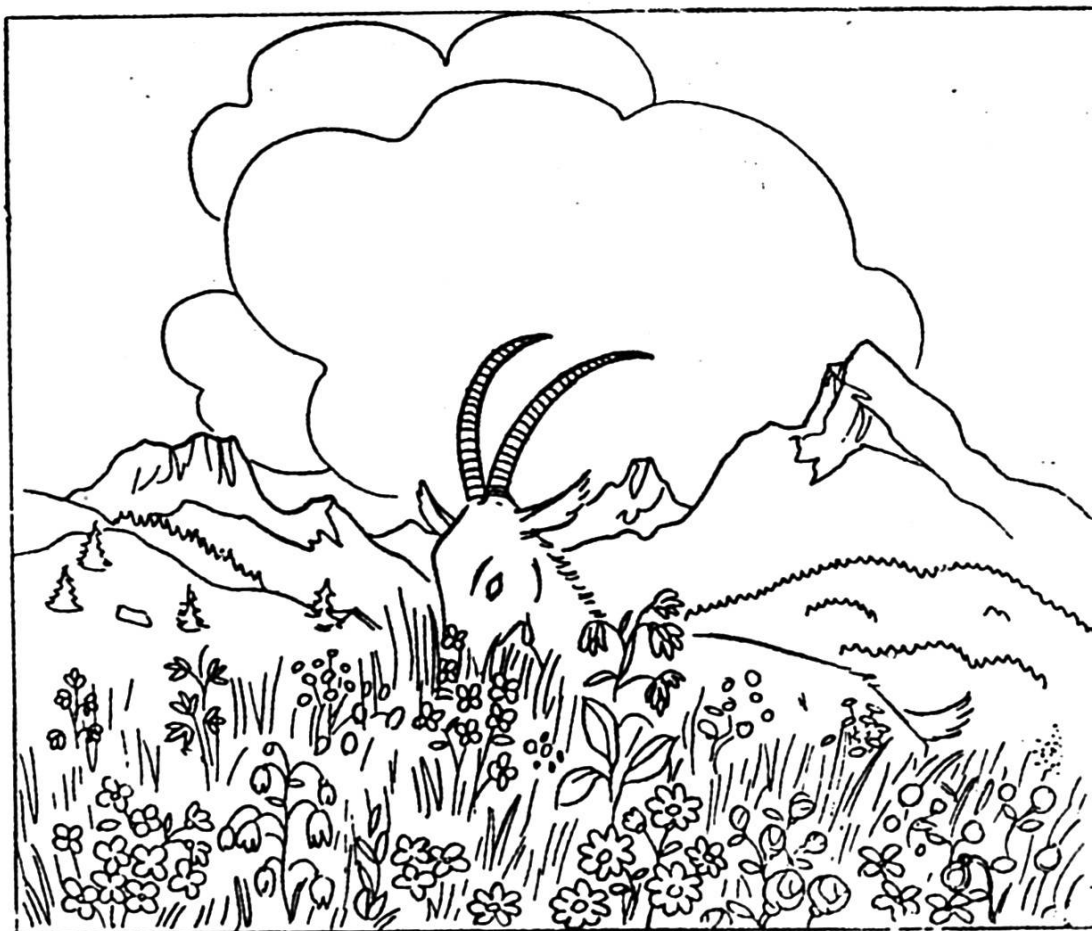
— Jorche-Mariâ ! T'inke n'in oncor'ena ke le pou monchtro va dèvorâ ! Chin n'arouvèrè pâ. M'in vé dza t'imparâ contre chi mâlà. I vu, to tsô, tè cotâ din l'èthrâblio, por a dè bon.

Le curiâ impugnè cha tchîvra, la pouârtè din ouna bouèta bouârna, cotè bin adrè dou chèpon, on dèchu, on dèjo.

A pèna dedin, la Tsamèta vè ouna dyintsèta ouvèrta, chè drè-thè, è choûtè fro ; te la ché lêvi a gran chô.

Le curiâ è cha filyèta vignan to djuchto dè lou j'achètâ a l'othô !

La tchîvra li è lé-hô, din la montagne. You ! Le mondo li fâ fitha. Lè chapalè l'an djémè rin yu d'ache galé. Lou grôchè fiâlè chè hlyenon to bâ po l'agnètâ avui lou viyo dé. Lè hliâ chènnon totè lou colà è ti lou chounabon chu chon tsemin. Lè j'ojalè chublion din lè dzorètè ; lè penèvà, lè pevôlè è lè j'â la chouèvon in bordenin, dzoyà !



Moujâdè-vê, la Tsamèta li è bèniràja ! Rin po li gravâ dè choutâ è dzêrutâ a cha dyija. E pu, hou j'êrbè, chon-the bounè ! Lè grantè fènachè, lè boton-d'ouâ, lè fènè hliotsètè bleuvè, lè bliantsètè è tot'on tsiron dè hlià chêrvâdzè ou go dè rèbalye-min-mé !

La bedièta, a mityi rèvonda, chè vuîtè din l'êrba è roubatè din la dzà, chu lè j'aliè dè dé è lè pevo... Te la ché rè hô ke grapiliè chu di rotsachon ; dri apri, dzubyin avô on tiêrdzo, te la ché ou fon d'on grâbo, dècouthè ouna bochenâ ; i rêmontè, rèdèchin ; on la travè pèrto, on derê ke li a tot-on tropi dè cabrè pèr'inke.

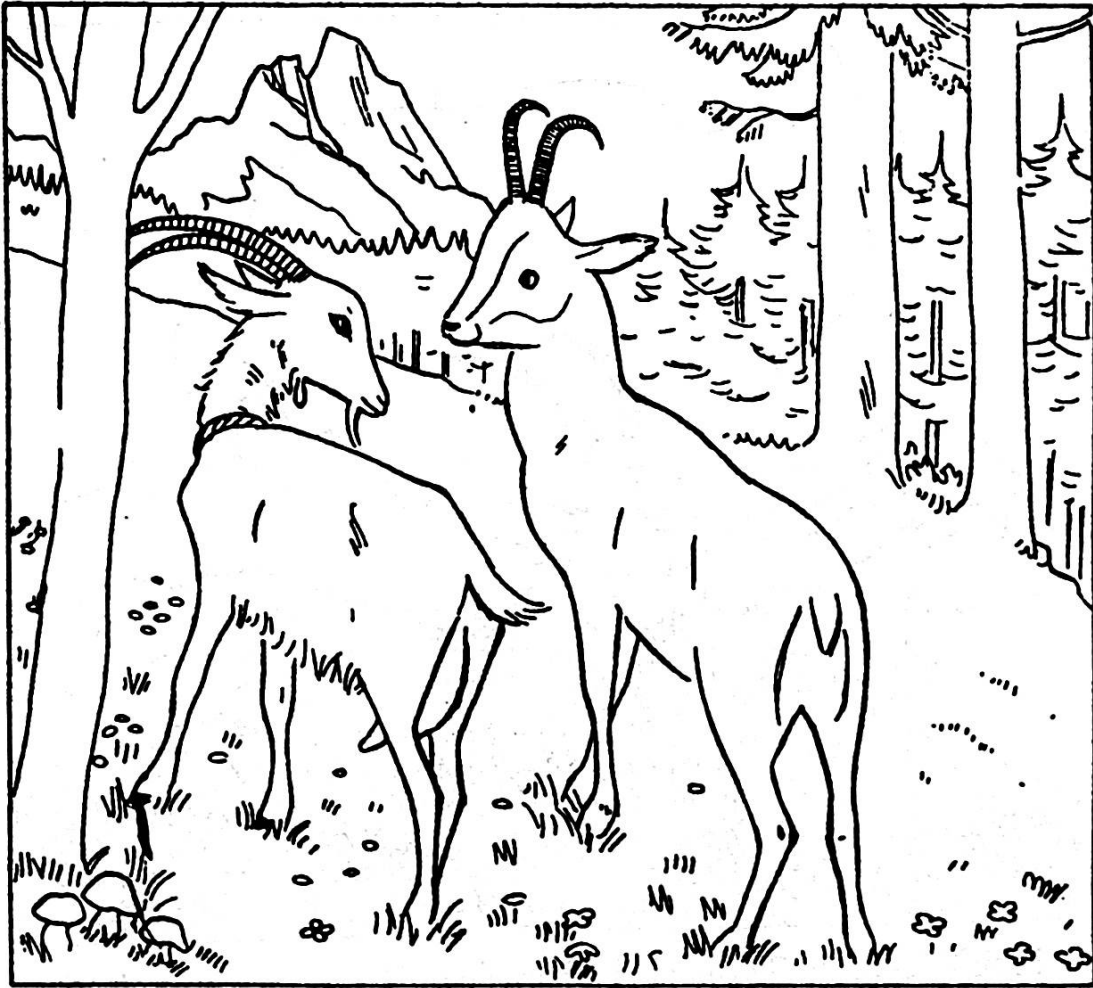
I travêchè di rialè ; l'ivouè ke choutè pèr dèchu lè pèrè chè fâ on plièji dè la tsanhliâ tan ke pà. Adon, i ch'in va, tota brèta, chè chètchi chu di lâpiè ou chèlà.

Ora, to hô chu na rotse, a la ruva d'on dèrupito, i guigné dri bâ, apèchè la méjenèta ou curiâ, avu chon hliou ! Chè betè a rècahalâ dè to chon cà :

— Kemin to chin l'è piti, piti ! N'in rèvigno pâ ; i l'è pu tigni lé dedin, mè ?

In chè rèdrèthin, i vê, dèvan li, on gran è bi payijâdzo :

— Diu, ke le mondo l'è grô ! E mè, ke mè travo dri ou dèchu to chin !



On cou la vèprâ, in corchin chév'è léva, i ché trovâye ou mitin de na tropa dè tsamo ke patherâvan pa le Liti. Galéja co to, novala por là, li an léchi lè mèliou plièthè, lè j'èrbè lè plye fènè. Nothrè moncheu, lè boke, ché chon mothrâ fêrmo grahiâ. On contè mima-min — chin dî pâ ché chavê ! — k'on dzouno tsamo, ou pèlâdzo a pou pri nê, li a j'ou la tsanthe dè pliére a la bediéta. Lè dou dzounè ché chon pèrdu omintè oun'âra din lè vèrochi ! Che vo voli chavê chin ke ché chon contâ, alâdè le dèmandâ ou riô ke barjakè tot'èvi a touâ è a travê le pèru...

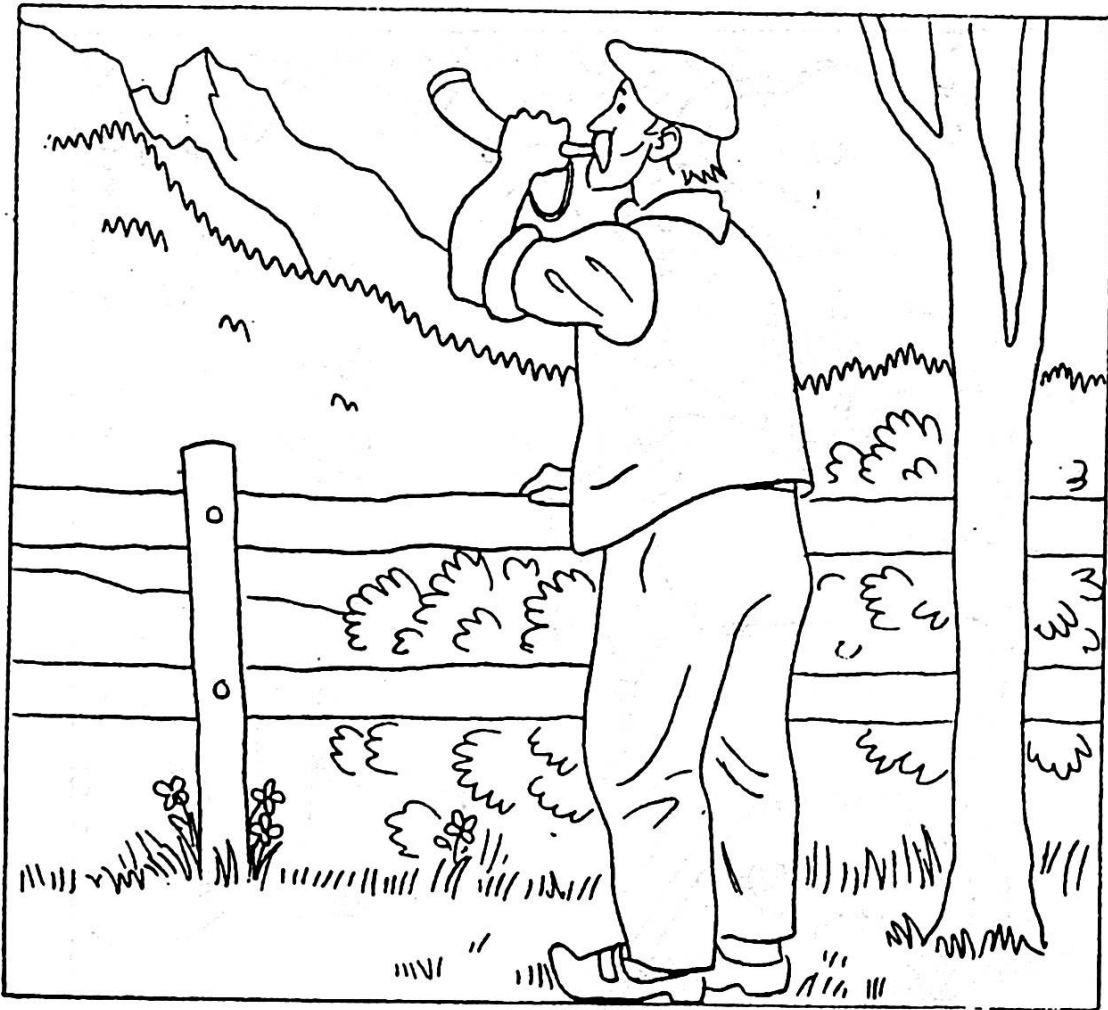
To d'on cou, le chi di frithè ché rafrètsè. Lè montagnè ché fan violètè, bleuvè, pu grijè. L'è le choa d'la né.

— Dza ! fâ la tsèvrèta tot'èthenâye.

Ou bâ, lè velâdzo, lè prâ, la Charna chon din la niola. On vè a pèna on felè dè fougère montâ du la méjon ou curiâ. Tsamèta achoroliè ; on'ou to djuchto le bri di hliotsètè d'on tropi ke dètsamè po la né.

In chi momin, la poua-li ché chin kan mimo galiâ trichta. On crotsèran pâchè a rinda ; ilè j'allè dè l'oji nê frônon ché couârnè. La bèka rèdzèrdziliè... Pu, te ché ouna pouta bouélâye din la montagne :

— Crâ, crâ ! Crâ, â, â, â !



Nouhra bala moujè pir'ora ou monchtro di frithè ! Dè to le dzoa li a pâ chondji, pâ pi na vouêrbèta... Djuchto a chi momin, on'ou la couârna d'on tsevèrè, to din le bâ. L'è le curiâ k'épravè on dêri moyin...

— Crâ, crâ, â, â ! Crâ, crââ ! fâ le pou monchtro.

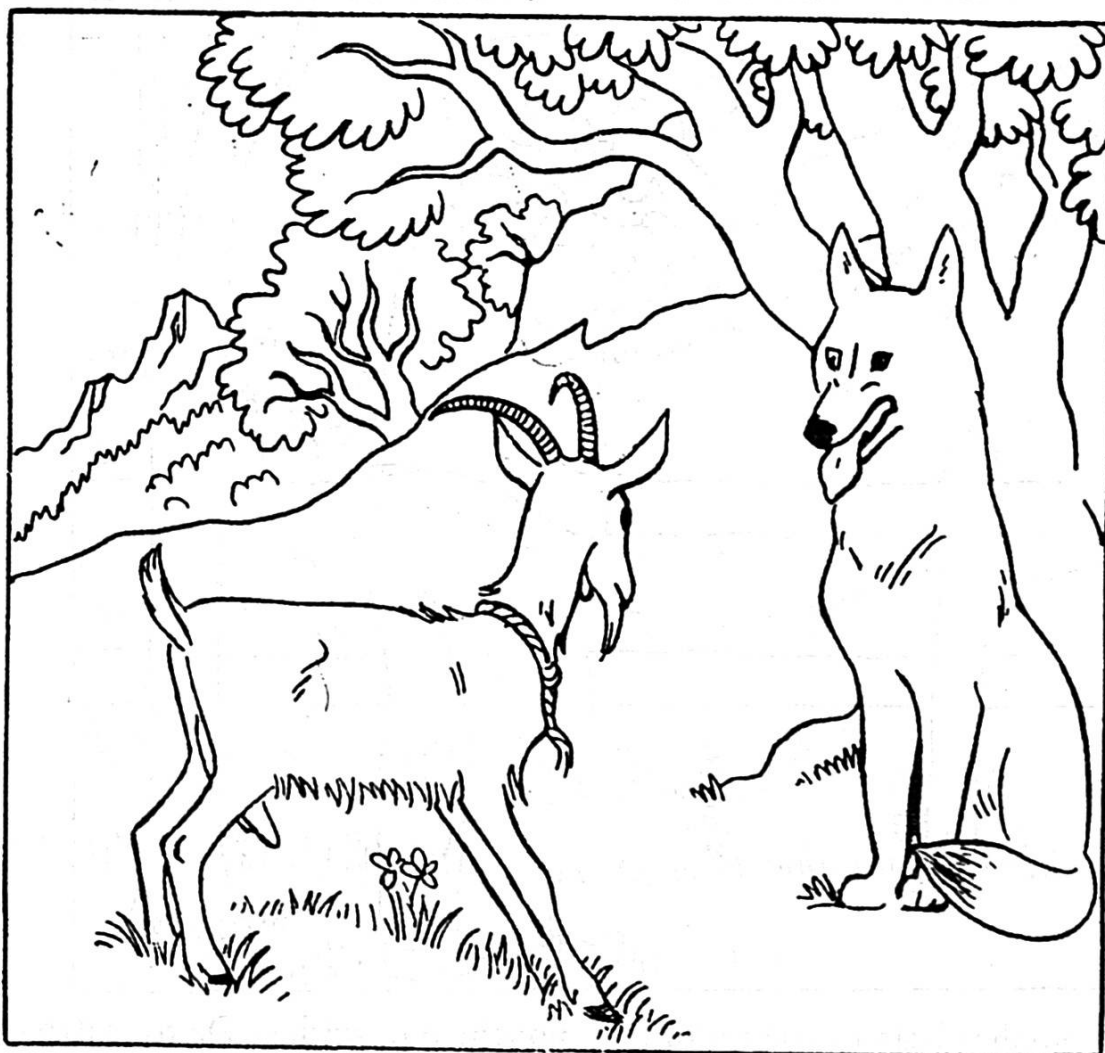
— Rèvin ! rèvin, in, in, in ! di la cornèta.

A Tsamèta, l'invide li prin dè chè rapêrtchi. Ma, i rêmoujè ou hliou, a l'èthrâblio, a la bouèta bouârna ! Na, na, porî pâ rè ch'acothemâ ; falyi don chobrâ.

La couârna rêthrenè pâ mé ; ora to l'è tié...

La tchîvra intin dêri-li na chète dè foliè, dè brantsè chètsè. Chè rèvirè... è vè din l'ombro dou j'yè dè fu, dou cro 'blian, fêmo pouintu... Li è le monchtro nè dou Bourgo, on grô pou là, irà, afrià...

Achètâ chu cha cropa, chin budji, i tè guigné ha pitita tchîvra in chè lètsin le moa. Chavi prà, la routha, ke la medzèrè ; irè don rin prêchâ. Kan la bedièta ch'irè rèveria, tè li a fê on tô mètyin fô-ri :



— Bon, bon, la galéja tchîvra ou curiâ ! ke fâ, in chè pachin na grôcha linvoa rodze chu di lordè potè dè tsêrpin.

La Tsamèta compregni prou bin... élâ ! In moujin i tchîvrè ke ch'èthan dèfindiè tota la né, por'îthre dèvorâyè pire chu le matin, i ch'è de ke vudri pout'îthre grô mi chè léchi medji tot'a l'âra. Portan, chè ravejè è dèchidè dè n'in fér'atan tiè lè j'ôtrè, dè tigni, tantiè ou dêri thinlion. I ch'è don incotchia po ch'ècàre : la titha in bâ, lè couârnè in'èvan. O ! i l'a chur pâ l'idé dè tiâ chi kèfre ; i vou rintè fére to chon dèvé dè brâva tchîvra. Adon, le pou diâblio dè monchtro fâ kotiè pâ è... lè pititè couârnè keminthon la danthe...

L'ari faliu vère kemin la cabra l'i alâvè dè to chon cà. Mé dè dyi yâdzo, le monchtro l'è j'ou forhyi dè rècoulà po rèprendre chon chohlio. Din hou tru cour momin dè rèpi, la gormanda trochèvè adi du-trè mouâchè dè la boun'èrba dè la montagne. Pu, chè rame-nâvè, on boton-d'ouâ din chè botsè, po continuâ a ringâ. Chi trafi l'a dourâ tota la né. Du tin j'in tin, la tchîvra ou curiâ vuitivè lè j'èthèlè danhyi din la yê hliâra, è chè dejè :

— Poru ke tignicho tantiè ou dzoa !

Piti a piti, l'ombro chè rècoulè... D'ena pâ, lè cou de couârne rèdroblion ; de l'ôtra, lè cou de cro, de grifè ! Le dzoa montè po èfahyi lè j'âchro de la né. On pû tsantè ou dèchu dou velâdzo.

— N'in d'é prou fê ! Ora, chu arnâye.. i chu ou bè !

La brâva bedièta chè cutsè chu le hlian, chon galé manti bron to rodzo de chan...

Adon, le monchtro chè fiê dèchu è la medya...

Le dzoa pouintâvè to djuchto chu Ethavanin, kan la pitita Jebé ch'abadè de na tourdze, choutè bâ de chon lyi, ch'in va, in corchin è in bramin, vê chè parin :

Chèna, chèna ! on pou monchtro vou mè liètâ po mè medji !

— Ma na, ma na, filyèta, tyiche-tè, l'è tiè on chondzo ; tè fô tè trantylijâ... Vouête, li a rin de monchtro pê chiâtre... te vê ! No j'oudrin vê le tsapalan dou tsathi po li demândâ de vigni bèni lè montagnè è tséhyi lêvi le pou monchtro di frithè. Apri chin, no rêadzitèrin ouna galéja tsèvrèta, chuto ouna plye rèjenâblia !

Luvi a Tobi

d'apri Fonse Dôdè

(Les enfants auront plaisir à colorier à la gouache ou simplement à l'aide de crayons ou craies en couleurs les huit clichés illustrant ce joli conte.)



Les pêches

Le colonel Quinlet possédait dans son jardin, à La Tour-de-Peilz, un superbe pêcher en espalier, contre le mur de sa maison. Or, au-dessus de cet espalier se trouvait la fenêtre de la chambre de sa domestique, qui s'appelait Bricod.

Depuis quelques jours, le colonel voyait des pêches par terre, des branches cassées, cela sans savoir qui était l'auteur de ces déprédations.

Il décida donc de monter la garde, le prochain soir, afin de surprendre le malfaiteur.

Caché dans un bosquet, voilà que à 22 heures et demie, il entend et aperçoit tout à coup un individu grim pant sur le pêcher.

A l'instant, le colonel sort de sa cachette et s'écrie :

— Ah ! te voilà gredin, vaurien, c'est toi qui me vole mes pêches, attends, cette fois je te tire dessus !

— Tirez pas, tirez pas ! mon colonel, ce n'est pas pour les pêches que je viens, c'est pour la Bricod...

Marc M.

C'est dimanche...

André Sala, le fécond compositeur aveugle, a mis en musique le ravissant poème de Fernand Ruffieux : *C'est dimanche*. Il pourrait constituer une fresque de la grande symphonie pastorale, après l'orage...

*C'est dimanche...
Les vieilles cloches d'airain,
Joyeuses et solennelles,
Changent gaiement leur refrain
En conviant les fidèles.
Là-haut, le ciel est d'azur ;
L'oiseau chante sur la branche ;
Tout sourit, tout est plus pur :
C'est dimanche...*



*Chacun laisse ses travaux
A la fin de la semaine.
Les clochettes des troupeaux
Seules résonnent lointaines,
Et par les chemins ombreux
On voit vers l'église blanche,
Venir des groupes joyeux.
C'est dimanche...*

*Ce sont tous des cœurs vaillants,
Des travailleurs de la terre :
Armaillis ou paysans,
Venant offrir leur prière ;
Belles filles, jeunes gens,
Vieux dont la tête se penche,
Arrivent en devisant.
C'est dimanche...*



*Puis, dans la petite église
Les chants pieux lentement
Montent sous la voûte grise
Vers le Dieu bon et puissant.
Là, oubliant ses douleurs,
Notre âme bien mieux s'épanche.
La paix descend dans les cœurs.
C'est dimanche.*

